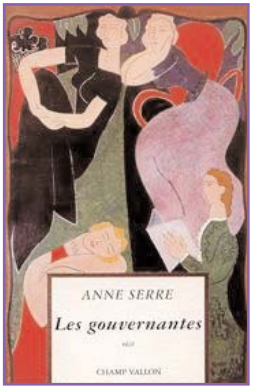

ANNE SERRE

UN TABLEAU ÉTRANGEMENT HORS DU TEMPS

Surprenant, déroutant, plein d'un charme fou mais... trop long, dilué. Mon premier sentiment s'est formé très vite à la lecture de ce *« récit »*? – c'est ce qu'affirme l'auteure dès la couverture. Or le mot ne dit pas avec justesse ce qu'est ce texte: à tout prendre, celui de *conte* eût mieux convenu. J'ai aussi pensé à un titre qui me semble mieux y introduire: *« Tableaux d'une exposition »*. Le tableau de Matisse qui figure en couverture, de ces trois femmes allongées fermant les yeux, m'apparaît un choix parfait pour traduire à la fois l'envoûtement et l'endormissement (se laisser aller à ses sensations) ressenti à la lecture.

Me renseignant sur cette Anne Serre que je n'avais jamais lue – homonyme d'une personne qui me fut chère à mes vingt ans – j'ai trouvé que ce premier livre était en fait une nouvelle qu'elle avait «déployée». Je connais peu de cas où un tel exercice est concluant; peut-être Holder avec *« L'homme de chevet »* et une nouvelle parue antérieurement dans *« Nouvelles du Nord »*... Mais chez ce dernier, il s'agit bien, en effet, de récits.

Comment définir le climat de ces *« Gouvernantes »*? Elles sont trois, dont on apprend incidemment à mi-texte qu'elles sont sœurs, employées chez M. et Mme Austeur pour veiller à l'éducation de *« jeunes garçons »*. Ce ne sont pas les enfants du couple: eux sont quatre et sur eux veille *« la petite bonne »* (p.9) qui devient subitement (p.22) *« les petites bonnes »*! S'occupent-elles des jeunes garçons, les gouvernantes? Non, ils jouent au cerceau tandis qu'elles ne rêvent que des hommes et livrent sans retenue aux enfants le spectacle de leur corps. Aux enfants et au vieux monsieur de *« la maison d'en face »* qui passe son temps à les observer à la lunette. Inès est d'abord présentée comme sa gouvernante (p.9) avant de devenir (p.55) la sœur d'Éléonore et Laura! Difficile de se forger des repères avec cette narration qui, à l'image des trois jeunes femmes, fluctue selon les tableaux. Tout ceci se passe hors du temps, même si la description des habits évoque plutôt le XIXe. Rien de particulier ne se passe, si ce n'est que Laura accouche un jour d'un enfant dont nul, pas même elle, ne connaît le père. Il grandit de quelques mois et la vie reprend son cours comme avant.

Des jeunes garçons nous ne saurons rien de plus que leurs jeux de cerceau.

L'étrangeté qui, dans le souffle d'une nouvelle, pouvait créer un climat, s'essouffle en raison du manque d'intrigue et du non-suivi des informations qui nous sont données: on ne saura rien de l'emploi réel de ces gouvernantes, ni de qui sont réellement les propriétaires, pas davantage que ce vieux monsieur. Dès lors tout est possible, pourquoi pas une naissance? Les descriptions des langueurs, des excitations sensuelles des trois sœurs, comme des paysages, peinent à se renouveler. Ce n'est plus Matisse, c'est Cézanne et ses quatre-vingt-sept tableaux de la Montagne Sainte-Victoire mais sans qu'il ait renouvelé sa palette.

Jeanne Ferney (La Croix, 2014) en parle comme d'un *premier roman aux allures de conte, peuplé de personnages merveilleux. « Je* [Anne Serre] *suis entrée dans la littérature par la pure fiction, car c'est la seule porte qui s'ouvrait à moi alors », souligne-t-elle. Un chemin qu'elle poursuivra en composant des textes en forme de rêveries, sortes d'« autoportraits de [sa] vie intérieure »*.

La fin du texte: *« Inquiète, Inès sortit dans le parc et se mit à marcher vers la grille d'un pas ample et décidé. Mais alors qu'elle était encore dans l'allée, elle disparut. Le parc se rétrécit, [...] la maison perdit ses murs. [...] À la place d'Éléonore il y avait une fleur menue entre deux cailloux, et là où était Laura, un lézard qui filait. »*

Aude France ◈

Les gouvernantes, Anne Serre, Champ Vallon, 1992. 120 p.